

Mourir seule 15. 4. 2019.

« Elle est morte dans ses bras ».

Je comprends que cela puisse être un idéal. Ce l'est pour certains et c'est bien et je souhaite que ce leur soit donné.

Pour moi, peut-être parce que le célibat détesté puis choisi et épousé et enfin aimé m'a maintenant ainsi façonnée, ce serait l'horreur. Je voudrais, d'une certaine façon, mourir seule.

« D'une certaine façon... » C'est-à-dire que je ne voudrais pas mourir seule chez moi, ce qui risque fort d'arriver si bien que je dois travailler cette réticence en moi, mais au port, en sécurité, en service hospitalier où, je le sais d'expérience, on sait vous veiller, magnifiquement.

Je voudrais à ce moment-là n'être touchée par personne, avec cet espace libre autour de moi que mon tempérament de femme du Nord me rend nécessaire, « environ un mètre de distance, comme pour les Antiquités », dis-je en souriant aux élèves dans les couloirs.

S'il y avait quelqu'un, je voudrais que ce fût un être du passage, angélique donc : quelqu'un capable d'être humblement et silencieusement et tranquillement à côté de moi en l'accouchement de moi-même, soutenant le désir, quelqu'un sans déploration aucune, sans pitié, encourageant au franchissement.. Ainsi, dans nos textes, Marie au pied de la croix demeure parallèle à celle-ci. Ce quelqu'un pourrait être un soignant, un homme ou une femme de Dieu, un ou une ami, quelqu'un de ma famille, pourvu qu'il fût respectueux de notre altérité.

Je voudrais cette solitude ou du moins cette distance, non pour écarter qui que ce soit, mais pour pouvoir, même si je suis dans le coma, rester concentrée autant que faire se peut et une autant que faire se peut avec le *trans-ire* que je veux, par et en cette concentration, autant que possible faire mien. J'ai besoin de cette solitude pour pouvoir faire de la mort, de mon mieux, ma mort.

Je suppose qu'écrivant ces lignes je prépare ce moment pour lequel je serai prête sans être prête, pour lequel je ne serai pas prête en n'étant pas prête.